

DU MÊME AUTEUR :

**LES TEMPS PARALLÈLES**

Ensemble des écrits publiés depuis 1952, sur les arts plastiques, réunis dans les fonds des ARCHIVES D'ART et consultables sur internet :

<http://www.uhb.fr/alc/aca/welcome.html>  
<http://www.uhbfr/alc/aca/rica/critica.html>

**ROBERT TATIN**

1966  
Editions Charpentier

**LE CAPITAL DU NÉANT**

**POÉSIE :**

L'OMBRE DES ABYSSES

*RES NULLIUS*

1936-1948  
Editions du Lanquenet-France

*L'IMPOSSIBLE INFINI*

1981  
Tirage limité à 35 exemplaires numérotés, ornés de deux gravures d'Annibal, éditions Lacourrière-Frelaut

AUX ÉDITIONS SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

*VOYAGE AUX ENFERS I*  
1949-1951

*VOYAGE AUX ENFERS II*  
1981-1984

*SPARTACUS OU LE SOUFRE DES VOLCANS*  
1988-1994

AUX ÉDITIONS LIBRAIRIE-GALERIE RACINE

*LE KAOS OU LA PRÉDICTION DE CASSANDRE*  
1994-1996

*LE CRI DE LA MÉDUSE*  
1995-1997

**THÉÂTRE :**

**LES NUITS DE CENDRE**

*Le mur de l'impossible* (Opéra/ballet)

A) LES FARCES I & II

*La marche nubile / Le royaume d'Idada*

*Les Cimmériens* (farce III)

*Les songes d'Hippocrate Torréfié* (Sotie)

B) LES HUIS-CLOS (I & II)

*Jour noir / Les Pieuvres*

LES HUIS-CLOS (III, IV & V)

*Saag / Le Rendez-vous / Les Cauchemardesques*

Henry Galy-carles

# Les Nuits de cendre

Les Huis Clos

III, IV & V

*Le Rendez-vous - Saag - Les Cauchemardesques*

COLLECTION SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

LES HUIS CLOS III, IV & V

édition originale

Dépot légal : 2004  
I.S.B.N.: 2-243-0421-0

# LE RENDEZ-VOUS

(Pièce en 2 actes)

*A la mémoire de Pierre VALDE*

*Metteur en scène célèbre des MAINS SALES de SARTRE  
et de bien d'autres, ancien assistant de Charles DULLIN  
(dont je fus l'élève comédien) ; puis assistant de Pierre  
VALDE avec Georges VITTALY.*

*Pierre VALDE avait décidé de monter LE RENDEZ-  
VOUS au début de la saison, lorsque brutalement il  
mourut. La pièce ne put être montée ; hélas !*

DON JUAN :

*Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que  
quatre et quatre sont huit.*

DON JUAN (MOLIÈRE)  
Acte III Scène 1

## DISTRIBUTION

JARVA VERMEER : 30 ans, antiquaire.  
DERK BARNLEY : 40 ans, homme d'affaires.  
UN REPRÉSENTANT : Sans âge.

DERK et JARVA quittent ensemble une soirée parisienne. Jarva ayant accepté de se rendre dans le rendez-vous de chasse de Derk. En cours de route ils ont rendez-vous avec l'au-delà. C'est le drame de Don Juan et de Dona Juana face à leur impossible.

Un seul décor serait souhaité par l'auteur. Un assemblage de tuyaux tubulaires formant un échafaudage devant une maison en ruine. Avec un brasero et des caisses pour servir de meubles. Au premier acte, les éclairages doivent être : étranges, fluctuants, surréels, s'assombrissant progressivement durant le second acte.

La musique d'accompagnement devrait être d'avant-garde. Un peu dans la manière de la *Symphonie pour un homme seul* de Pierre Schaeffer et Pierre Henry.

JARVA : Cher ami, vous m'intriguez... Votre assurance, désinvolture chez les Marinbaux ! Autour de moi, alors, j'ai observé ces petites filles qui vous regardaient... à mourir de rire ! La petite Marie-Claire Charlet a, sans pudeur, laissé tomber son fiancé. Le pauvre.... il ne sait ce qui l'attend. Mais c'est son affaire, non la mienne.

DERK : Cynique, par hasard ?

JARVA : Réaliste? Je déteste ces pécores de seize ans, et je n'aime pas ces jouvenceaux imbéciles, parce qu'ils sont les fils de leurs parents. Ils ne voient jamais rien de la vérité. Aucune importance. Ce bahut me plaît. De quelle scène a-t-il été témoin ? Tant de siècles...! Quel théâtre ! parfois j'aime à imaginer, sous la patine du temps... Celui-ci, par exemple, a dû vieillir dans une famille bourgeoise du XVIIe; il a un air de sagesse, à la Chardin. Calme et sans histoires apparentes. Entretenu, astiqué par une bonne en cornette blanche. Peut-être jeune et frêle, paysanne sans doute. Et puis la Révolution. Tout est dispersé. Et il a été trouvé par vous chez un paysan qui l'a méprisé, laissé à l'abandon. Ces gens ne connaissent pas la valeur de ce qu'ils possèdent.

DERK : J'admire votre imagination.

JARVA : Point de moquerie, Monsieur.

DERK : Pas de taille ?

JARVA : Il ne faut pas s'y fier. Vous y fier.

DERK : Je n'aurais garde. Mais chère, vous seriez si bien en ce fauteuil près de la cheminée, sur ce cuir fauve ; votre robe ferait une splendide tache bleue. Et un bon feu de bois lui donnera plus d'éclat encore.

## ACTE I

SCÈNE 1  
JARVA, DERK

DERK : Chère, voici l'endroit secret dans lequel il me plaît parfois de me reposer ; et de rêver un peu...

JARVA : Parce que vous rêvez, vous ?

DERK : Seriez-vous étonnée ?

JARVA : On ne saurait le croire ! Vous paraissiez si sûr de vous... la façon dont vous m'avez, disons, élevée... mais cet endroit est ravissant... Beau bahut... XVII<sup>e</sup> siècle, sans doute ?

DERK : L'antiquaire en vous se réveille ! Exact, bahut du XVII<sup>e</sup>, découvert chez des paysans, quelques années déjà, et troqué contre un buffet ignoble ! Qui traînait dans le grenier.

JARVA : Bonne affaire... ! Beaucoup de meubles, ainsi, dans votre grenier ?

DERK : Quelques-uns... Mais le grenier est loin... disons 700 kilomètres. Vous n'aurez pas la possibilité de monter votre savoir... !

JARVA : D'antiquaire ?

DERK : Et d'un peu de curiosité féminine...

JARVA : (*Laissant éclater son rire déjà fusant*) Merveilleux, mon cher. Vous avez un remarquable don d'imitation. Décidément, vous êtes un compagnon charmant, et je ne regrette pas d'être venue hier soir.

DERK : Vous me charmez.

JARVA : Je vous en prie, poursuivez, c'est trop amusant.

DERK : Voyons... Un instant, que je réfléchisse... Un peu de whisky ? Et vous ? Vous n'avez pas quelques histoires dans votre besace ?

JARVA : Hélas ! Je n'ai point votre talent. Moi, je rêve plutôt d'un monde qui serait farfelu. Un monde où les mots seraient autres. Aucun sens. Absurdes et débridés. Mais il me faudrait un partenaire... Essayez !

DERK : Peut-être... je ne sais...

JARVA : J'imagine un ministre qui, un jour, s'écrierait en pleine Chambre : " Vous, cadavres épris de liberté. Donnez-vous la main dans le ciboire de l'éternité. Méfiez-vous, car les crépuscules des dieux marmonnent dans leur barbe, alors que la foule en délire se bat les flancs en riant à gorge déployée. Et vous ! Ministres intègres. Commencez à manger vos rêves gloutons. Tous les architectes sont en conclave et bêtement enfoncés sur la chaussée et la maréchaussée. Hurlant : Que va devenir la royauté ? La République ? La Dictature ? Quand nous serons tous morts emberlivernés... " Quelque chose dans cet esprit.

DERK : Voyez au loin, chère... Ces nénuphars géants picorant du pain dur...

JARVA : Et les éternités qui s'effacent devant les délurés enfants des magrilles endormis !

JARVA : J'en serais ravie...

DERK : Cette robe est décidément ravissante. Elle souligne la couleur de vos yeux, la finesse de votre silhouette.

JARVA : Charmeur.

DERK : Mais non ! C'est la vérité pure... Black and White, Vat 69, Chivas ?

JARVA : Chiva's, voyons !

DERK : Le contraire m'eût étonné. A notre heureuse rencontre !

JARVA : Un peu forcée ! Ce pauvre général Chaupant a bien dû vous maudire quand vous êtes, impudemment, venu m'inviter à danser ! Il ressemble à un général de l'armée des Indes d'autrefois, avec sa moustache. Mais avec sa petite taille, comment a-t-il pu commander des hommes ?

DERK : Napoléon n'avait guère qu'un mètre soixante deux !

JARVA : Je vois mal Chaupant ayant le magnétisme napoléonien ! Curieux homme. Quand vous êtes arrivé, il m'expliquait comment, avec ses blindés, car il était dans les blindés, il avait contourné tout une section ennemie. Prise à revers et faite prisonnière. Son plus grand titre de gloire, sans doute. Cela ne l'a pas empêché d'être fait prisonnier à son tour ! Pauvre général ! (*Derk rit, cynique et humoristique*). Vous êtes arrivé au bon moment. Il commençait à m'ennuyer. Vous avez été très utile, mon cher. (*Un temps*) Tous ces gens à ce cocktail étaient d'un comique ! A chaque fois, j'éprouve l'envie de me moquer... de les ridiculiser. A connaître leurs défauts à tous, c'est tristement à rire !

malheur de tomber dans ses filets, il ne vous lâche plus, raconte toujours la même chose. C'est d'un ennui !

DERK : Il y a pire. Dans une réception, l'autre jour, la maîtresse de maison ne savait pas se servir d'une fourchette à poisson. Quelle comédie ! Maladroite. Elle ne savait parler que de ses bonnes. On aurait cru qu'elle sortait de sa cuisine. Du reste, elle en portait l'odeur, malgré qu'elle se fût inondée de parfum.

JARVA : (*Riant cyniquement*) Vous êtes ignoble !

DERK : Mais non. C'était hier soir, chez cette lourdasse de Marinou !

JARVA : Quel monde, cher ami ! Du moins a-t-il le mérite de nous divertir.

DERK : Voulez-vous que je vous raconte la campagne de Russie du général Materre ?

JARVA : Allez... vous êtes si divertissant.

DERK : Il faisait un froid sec. Un de ces petits froids secs qui engourdisse les doigts de la main et des pieds. L'ennemi était en face. Aussi gelé que nous. Depuis quarante huit heures, on était là à s'observer, à s'envoyer des fusées éclairantes pour nous savoir toujours en si bonne compagnie. Ca durait. Ca durait. Je ne pouvais même pas faire un tour à cheval. Il ne fallait pas qu'ils découvrent un colonel en face d'eux. Dame, un colonel ! Et puis j'ai trouvé, comme Archimède Eureka. Avec une bonne bouteille de cognac. En plus de la ration. Et ça va aller ! ça alla ! Gouffes à bloc, mes petits ! Ce fut un vrai raz-de-marée. Mille prisonniers d'un coup ! C'est comme ça que je suis devenu général.

DERK : Ils manquent, il est vrai, par trop souvent de fantaisie.

JARVA : De fantaisie ! Jamais. Ils se prennent trop au sérieux. Souvenez-vous de Dubois.

DERK : Dubois ?

JARVA : Le mandataire aux halles. Celui qui porte un collier de barbe pour faire intellectuel.

DERK : Mais parfaitement. Ma chère amie, vous êtes la plus ravissante des femmes. Votre front est la pure réplique de celui de la Joconde et vos lèvres sont... sensuelles comme celles de Marie de Médicis. J'avais une secrétaire qui vous ressemblait fort. Mais j'ai dû m'en séparer. Elle était trop portée sur le whisky.

JARVA : Imaginez qu'un jour, dépassant de son sac de voyage, elle en avait toujours un, dépassait une bouteille pleine de Ballantine's. Eh bien, avant de partir la bouteille était vide ! Et le whisky ! Déplorable habitude ! moi je ne bois que des jus de fruits.

DERK : Avec deux doigts de whisky. Et la rengaine. Nous faisons tout. Ils ne font rien. Nous payons les impôts pour eux. Sans nous, ils seraient au chômage. Que se passerait-il si tous étaient patrons ? Avec du whisky ? Quel scandale ! Il parait maintenant qu'elle est entrée neuze dans une boîte de nuit. Quelle mentalité ! Ah, ma chère ! Quelle mentalité !

JARVA : (*Éclatant de rire*) Quel comédien. Mon cher ami. Exactement Dubois. Air important et gros ventre en avant. Primaire et mal élevé, mal évolué. D'une vulgarité à faire fuir un bataillon de jolies femmes. Si on a le

DERK : Tout est possible. Mais il me plaît d'être ainsi. Comme il en est de même pour vous.

JARVA : Jeu égal ?

DERK : Persuadé. Comme moi vous aimez la lutte quotidienne vivante. Sans danger permanent, chaque seconde, minute, heure. Et vous aimez gagner.

JARVA : Sans doute avez-vous raison.

DERK : Je le crois. (*Un temps*)

JARVA : Comme ce silence à peine troublé par le feu qui pétille est dense. Il vous ressemble. Mystérieux et secret. Je ne crois qu'à moitié à votre cynisme. Il est le résultat d'un raisonnement. Il n'est pas de naissance.

DERK : Peut-être avons-nous fait le même chemin ?

JARVA : Peut-être.

DERK : Enfin, chère amie, nous ne sommes pas ici pour mettre notre âme à nu. Mais pour prolonger un instant de notre existence qui nous plaît. Poursuivons ce rêve sans nous détruire, ni nous faire mal.

JARVA : Pas de faiblesse, mon cher. Vous allez me décevoir.

DERK : Vous avez raison. Poursuivons le jeu.

JARVA : Poursuivons. Continuons ! N'auriez-vous pas de musique dans votre charmant rendez-vous ? Ce serait une grave lacune.

DERK : Et ces chevaux chevauchant de ces détritiques néphrétiques !

JARVA : Regardez ! Les éclairs s'esclaffent sur des femmes endormies !

DERK : Juste sur le premier des dieux.

JARVA : Regardez ! Les mendiants s'ouvrent devant les cratères réunis.

DERK : Allons ! Jouissez, infernales colombes déplumées sur le trottoir de l'ennui. Mourez comme l'enclume du temps.

JARVA : Comme il est bon de rire, cher. Vous êtes un partenaire sans égal. Je vous fais ma plus belle révérence.

DERK : Merveilleuse ! Vous étiez simplement merveilleuse. Impossible de s'ennuyer avec vous une simple seconde.

JARVA : Flatteur !

DERK : Sincère.

JARVA : Sincère, vous ? Allons donc !

DERK : Cependant, c'est là la pure vérité.

JARVA : Avec ce sourire ironique ? Je ne suis pas dupe, ni grisée. Dites-moi ? Qui êtes-vous pour avoir cette assurance ? Ce perpétuel sourire ironique ? Il semble en vous un mépris permanent envers les êtres. Cette manière de les imiter, avec cynisme.

JARVA : Votre cynisme vient de se révéler et aimer ce plaisir. J'ai entendu que vous étiez très dure avec votre personnel, et guère aimé;

DERK : Je sais.

JARVA : Aucune défense ?

DERK : Pourquoi me défendre ? Contre quoi et qui ?

JARVA : Amère ? Je n'aurais pas soupçonné. Vous m'intriguez réellement mon cher. Réellement.

DERK : Je suis sans mystère ? Je connais les hommes et les prends tels qu'ils sont, et pour ce qu'ils sont en général... lâches. Sans force ni volonté. Être dur est la meilleure méthode pour obtenir du rendement. Cela m'évite aussi d'être aimé.

JARVA : Portrait très séduisant.

DERK : Qui vous étonne ?

JARVA : Est-ce une gageure de vous montrer sous un tel jour. Désagréable ?

DERK : N'ai-je pas dit que *tout* pour moi n'était que jeu ?

JARVA : Dangereux !

DERK : Possible. Mais il me donne la sensation de vivre. Pleinement.

JARVA : Ne craignez-vous un jour d'être perdant ?

DERK : Pour moi, Chère, la vie est un jeu permanent. Seulement l'attitude à mes yeux valables, mon sourire ironique ? Il n'a d'égal que le vôtre !

JARVA : Peut-être sommes-nous de la même race... (*un temps*)

DERK : Regardez la beauté de ce feu. J'aime cette nuit douce d'automne. Ce silence qui nous entoure, épais et lourd. Comme cette atmosphère sensuelle qui électrise l'air..

JARVA : Peut-être...

DERK : Pas de compromissions ! Décidément, vous incarnez le charme féminin complet et vous en connaissez toutes les ficelles. Féline, souple, secrète, harmonie. Mais je soupçonne en vous une vision très réaliste de la vie. Une précision, méticulosité, très sûre dans vos affaires ; Vous devez être très dure en affaires.

JARVA : Croyez-vous ?

DERK : Sans doute est-ce ce qui m'attire en vous. Mais aussi votre façon intense de vivre égoïstement, sûrement. Vous n'aimez que votre plaisir et savez mettre vos qualités en valeur.

JARVA : Vous m'amusez...

DERK : Ne soyez pas banale.

JARVA : Muffie !

DERK : Ne le prenez pas au sérieux.

DERK : Quel moment intense ! Nous cherchons à démonter notre mécanique mutuelle avec passion. Nous sommes des êtres maléfiques. La dureté est en nous et la force nous attire, mais nous cherchons à nous détruire avec non moins de passion. Et puis, il y a cette attente que nous sentons, pressentons et retardons.

JARVA : Ce silence est de plus en plus angoissant, ne trouvez-vous pas ?

DERK : L'angoisse de la vie ?

JARVA : Que nous aimons.

DERK : Que craignez-vous soudain ?

JARVA : Rien.

DERK : J'ai vu brusquement votre visage pâlir sous la lumière.

JARVA : Un frisson peut-être.

DERK : Une bûche supplémentaire ; voulez-vous... ?

JARVA : N'en faites rien. Cela passera.

DERK : Quel silence... tendu.

JARVA : Moment de faiblesse ? Je ne vous reconnais pas, mon cher !

DERK : Simple imagination.

JARVA : Qui peut vous tromper, cher.

DERK : Classique ? Douce ? Moderne ?

JARVA : Je me sens l'âme étrange ce soir.  
*(Dans un silence tendu, Derk met un disque. Monte alors la Symphonie pour un Homme Seul de Pierre Schaeffer et de Pierre Henry. Rivés dans leur songe, ils boivent en silence. L'ambiance se transforme)*

DERK : Songeuse ?

JARVA : Cet instant me plaît. Laissez-moi le boire tout mon saoul. *(Un long temps)*

DERK : Jarva, sommes-nous bien ce que nous laissons paraître de nous ? Aimons-nous réellement cette forme de vie ?

JARVA : N'en sommes-nous pas prisonniers ? Tout autant que cet homme seul ?

DERK : Parce que nous voulons nous assumer ?

JARVA : Sans doute.

DERK : Sans doute. Prisonniers de nous-mêmes. Définitivement.

JARVA : Alors, jouons le jeu.

DERK : Jouons-le.

JARVA : Sans hésitation ?

DERK : Lucidement.

JARVA : Dites-moi.... Question indiscrète... Avez-vous aimé ?

DERK : Jamais. A quoi cela sert-il ? Dispersion de forces... Du reste, vous non plus. Vous êtes trop dure, pré-cise, matérialiste, positive...

JARVA : A quoi pensez-vous soudain ?

DERK : Pas à grand-chose. A l'étonnement des Marin-gaud quand nous sommes partis ensemble. Ils avaient l'air effaré. Ils en étaient attendrissants...

JARVA : Furioux plutôt. Voir partir ainsi les deux plus beaux fleurons de leur soirée !

DERK : Imbéciles ! Ils offrent des soirées pour faire oublier l'origine de leur fortune.

JARVA : Pourquoi y aller, dans ce cas ?

DERK : L'esprit vacant, l'autre soir. Hier soir je me suis rendu chez eux. Ils en mouraient d'envie. Les voilà satis-faits.

JARVA : Fat ! Mon cher.

DERK : Amusé, simplement.

JARVA : Aux dépens des autres. !

DERK : Généralement, je ne m'en cache même pas.

JARVA : Cynique. Ironique. Méprisant. Dur. Fat. Et en-core...?

DERK : Orgueilleux. Joueur. Jouisseur. Sans pitié...

JARVA : Quel programme !

DERK : Tout ce qu'il vous plaira de croire. Mais rien ne peut remplacer la couleur admirable de vos yeux. Votre incisive intelligence. Votre sens de la défense.

JARVA : Ne soyez pas flatteur. Cela ne vous va guère.

DERK : Inutile persiflage. Vous n'êtes pas méchante.

JARVA : Qu'en savez-vous ?

DERK : Il me plaît de l'imaginer.

JARVA : Dangereux homme qui détectez ce qui peut vous résister. D'instinct, vous savez séduire. Et votre sourire efface ce qui est vraiment en vous. Sincère et rou-blard. Voilà votre jeu. Quel est celui que vous jouez avec moi ?

DERK : Il m'étonne que vous ne l'ayez déjà deviné.

JARVA : Je ne sais... J'en accepte le risque.

DERK : Jeu... dangereux.

JARVA : Peut-être... mais... il n'est pas pour me déplaire.

DERK : Nous sommes bien de la même race.

JARVA : Ce qui ne me laisse pas de me passionner est de savoir celui des deux qui sera le plus résistant, le plus dur, le plus fort.

DERK : Le sais-je moi-même ?

JARVA : Je vous retrouve... Décidément, vous êtes un ennemi très sympathique.

DERK : Charmé.

JARVA : Plus votre humour ! Je suis gâtée !

DERK : Vous êtes la femme la plus ravissante et la plus lucide jamais rencontrée. Et vous me faites vivre l'une des soirées les plus passionnantes.

JARVA : Vous mentez mal !

DERK : Je suis sincère. Que vous le croyez ou non, peu importe. Je suis un partenaire qui joue seul en face d'un autre qui joue seul aussi. Cependant... Je voudrais que nous nous rencontrions.

JARVA : Le désirez-vous à ce point ?

DERK : Ne le savez-vous déjà ?

JARVA : Vous êtes déconcertant. Ne l'ai-je point dit ?

DERK : Pas en ce qui vous concerne.

JARVA : Qui vous permet de le penser ?

DERK : Ne sommes-nous pas de la même race ? A passer notre temps à vivre, à nous regarder vivre, à en éprouver une sorte de jouissance ? Nous nous amusons souvent. Mais cette fois-ci je me demande où cela va bien nous mener.

DERK : Qui n'est pas dans mes habitudes. Je deviens sérieux. Quelle horreur !

JARVA : Depuis combien de temps possédez-vous ce rendez-vous de chasse ?

DERK : Cinq ans. Par un ami qui me l'a cédé pour cause de dettes.

JARVA : C'était un de vos amis ?

DERK : Il l'est toujours. Nous avons un principe. Reconnaître nos erreurs de calcul, sinon nous nous mépriserions.

JARVA : Vraiment ! Vous êtes un homme très dur.

DERK : Je sais l'être pour moi aussi. Songeuse ?

JARVA : Je me demandais quelle avait été votre enfance. Curiosité purement féminine...

DERK : Ne parlons pas de mon enfance.

JARVA : Avez-vous voyagé ?

DERK : Un peu.

JARVA : Racontez.

DERK : Est-ce tellement intéressant ?

JARVA : J'y tiens.

DERK : Que voulez-vous ? L'Inde ? Le Japon ?

JARVA : Par exemple.

DERK : Un jour fatigué de l'Europe. Eh oui ! J'ai pris un cargo...

JARVA : Un cargo ? Vous !

DERK : Partaiement.

JARVA : Je croyais que vous n'aimiez que la foule, les réceptions. Danser, flirter...!

DERK : Exact... Mais aussi la solitude, le dépaysement. Partaiement. Ainsi, un jour, ai-je embarqué à Marseille sur un certain " Tanagra " qui faisait le tour du monde. Je voulais seulement aller en Ethiopie et revenir par Athènes. Mais à bord on insista fort pour que je poursuive vers la Chine.

JARVA : Vous m'étonnez, cher !

DERK : J'espère.

JARVA : La baie de Hong-Kong ?

DERK : L'une des plus belles ! Nous l'avons approché au soir quand le ciel charriait de lourds nuages rouges, qui donnaient plus de mystère encore aux montagnes noires de la Chine.

JARVA : Passionnant...!

DERK : Ce le fut.

JARVA : Et ensuite ?

DERK : Vous y tenez ?

JARVA : Beaucoup.

26

JARVA : Quelle brutalité soudaine !

DERK : Je ne souhaite plus raconter mes voyages.

JARVA : Dommage...

DERK : C'est un passé si lointain et si proche à la fois. Mais je suis las.

JARVA : Vous ! Si fort. Si dur. Si sûr de vous ! Vous êtes aussi déconcertant.

DERK : Il y a des moments où j'aimerais pouvoir vous détester.

JARVA : Vos moyens de faire la cour sont étonnants, mon cher...

DERK : Veuillez m'excuser. J'ai parlé un peu malgré moi. Ce ne me ressemble pas tout à fait. Et pourtant je sens comme un univers fatal qui s'impose. Comme si j'étais devant un mur.

JARVA : Vous pâlissez ? Buvez un verre ! Vous vous sentirez mieux ensuite.

DERK : Vous ne me passerez rien...!

JARVA : Pas à un homme comme vous. C'est ainsi que l'on peut vous connaître. A moins que ce ne soit comédie encore. Afin de retourner une situation délicate, après le cynisme, un peu d'humanité. Qui êtes-vous ?

27

DERK : Je ne sais... Racontez.

JARVA : Vous y tenez ? C'était un dimanche, à Murcia, la fête. Devant nous une voiture qui fit un tête-à-queue : un couple de motocyclistes nous suivait. Grâce à la femme infirmière je ne fus pas défigurée. Avec un automobiliste qui avait assisté à l'accident, ils nous conduisirent à la Casa de Socorro. Le chirurgien était au cinéma. Il vint. Trente-six points de suture sur le visage, pour moi. Mon mari, deux côtes fêlées et le menton ouvert. Une semaine de clinique. Et puis nous partîmes pour le Portugal, laissant les autochtones interdits.

DERK : Vous regrettez ce mari ?

JARVA : Non. Je ne connais pas le regret.

DERK : Séparés ?

JARVA : Divorcés. Le vide s'était installé entre nous.

DERK : Depuis ?

JARVA : Je vis seule, et fort bien. Je suis libre de mes actes, de mes pensées et aucun compte à rendre.

DERK : Vous aimez cette solitude ?

JARVA : Oui.

DERK : Pourtant vous n'avez pas effacé ce passé.

JARVA : Absolument. C'est Beethoven qui me le rappelle. Ce jour-là, ma vie aurait pu s'arrêter. Mais j'ai compris que c'était mourir dans l'action. Je pense que c'est la meilleure des morts.

JARVA : En douteriez-vous ? Laissez-moi sourire.

DERK : Il n'est peut-être plus temps de sourire.

JARVA : Vraiment ?!

DERK : Qui peut savoir... avec votre sourire ravissant, lucidité et même manque d'illusions. Mais ce soir il y a un fait nouveau, étrange, obscur, qui m'étonne, me surprend. Mais que je ne perçois pas très bien.

JARVA : Hésitant ? Ce n'est cependant pas dans vos habitudes.

DERK : Je tente. Je tente de savoir ce qui se passe en moi. D'y répondre logiquement. Et pourtant, me semble-t-il, quelque chose aussi vous inquiète. Derrière votre sourire, ironie qui vous étonne et que vous ne parvenez à écarter.

JARVA : Possible.

DERK : Cette pâleur il y a un instant anormale. Qu'y a-t-il ?

JARVA : Vous étiez plus amusant il y a un moment, cher Derk. Poursuivez, vous allez m'attendrir. Don Juan inquiet qui ne peut répondre aux questions qui l'assaillent. Soyez vous-même, ainsi vous me plaisez. Ne paraissez jamais inquiet, c'est une faiblesse. Je vais regretter d'être venue.

DERK : Vous êtes dure.

JARVA : Vous le cherchez !

DERK : Votre agressivité me plaît ! Aucun doute, nous sommes de la même race.

JARVA : Vous vous répétez !

DERK : Je sais. Mais je crois aussi que c'est la vérité.

JARVA : La vérité ? La vérité ? Je suis le personnage que vous désirez. Mais moi, est-ce bien le mien que je joue ?

DERK : Qu'importe, si ce personnage me plaît, m'attire, me satisfait.

JARVA : Vous ramenez le monde trop à vous. Vous manquez d'objectivité.

DERK : N'êtes-vous pas sûre que moi aussi je ne joue pas un personnage qui vous convient ? Probablement nous échangeons nos propres miroirs pour nous reconnaître.

JARVA : C'est peut-être pour moi la vie telle qu'en elle-même j'aime.

DERK : Qui trompons-nous ?

JARVA : Les autres. Nous-mêmes. Ce jeu nous convient, en effet. Nous y tenons, même.

DERK : Jarva...

JARVA : Oui.

DERK : Vous êtes très belle quand vous vous animez ! Alors vos yeux ont un éclat merveilleux et une passion semble les habiter entièrement. Jarva, vous êtes fascinante.

JARVA (*éclatant d'un rire strident*) : Croiriez-vous une prisonnière ?

DERK : Une prisonnière qui mord, oui.

JARVA (*rire toujours strident et méprisant*) : Vous êtes trop sûr de vous.

DERK : Non. Puisque je manque d'objectivité.

JARVA : Vous aimez la bataille.

DERK : La meilleure manière de vivre, pour moi.

JARVA : Pour vous, piètre Don Juan dont je n'ai nulle peur.

DERK : Jarva, vos yeux sont toujours magnifiques.

(*Derk se lève, va jusqu'au magnétophone, met une bande de nouvelle. Observe longuement Jarva. Long silence que seule remplit la musique*)

JARVA : Pourquoi, la cinquième ?

DERK : Parce que j'aime le destin. (Un temps)

JARVA : En partant pour l'Espagne et le Portugal avec mon premier mari de Villefranche, c'était aussi la Cinquième. J'ai frissonné comme s'il s'agissait d'un signe. Pourtant, il faisait beau. Mais ces notes angossantes vrillaient mon corps, comme un leit-motiv. Trois semaines après nous nous écrasions contre un plateau sur la route de Cartagène dans un virage sur une flaque de gas oil dilué par la pluie.

DERK : Ecoutez... c'est peut-être aussi le destin qui nous lie.

JARVA : Pourquoi ?

DERK : Non pas. J'ai dit que j'aimais la vie. Et vous êtes la vie. La plus aigüe, vivace, chantante, chatoyante...

JARVA : Vous êtes un fieffé menteur !

DERK : N'en croyez rien.

JARVA : Préparez-moi un autre whisky, voulez-vous ?

DERK : Avec glace, n'est-ce pas ?

JARVA : Décidément, cet endroit me séduit. Je ne vous croyais pas d'un goût si raffiné. Tout est très chaud chez vous, et intime. Quel plaisir de passer la main sur ces meubles, sur ces tissus. Et... vous n'êtes pas mal non plus.

DERK : Trop d'honneur !

JARVA : Où allons-nous...

DERK : Ne réfléchissez pas.

JARVA : La réflexion est notre lot premier, comme le jeu.

DERK : Pourquoi l'avouer à voix basse ?

JARVA : Parce que sans doute est-ce là la vérité.

DERK : Vivre. Vivre dangereusement. Prendre l'instant comme un verre d'ambrosie. Tout son arôme. Avec lucidité et saveur.

JARVA : Derk, il est tard.

DERK : Si peu. Quatre heures. Le temps est encore pour nous.

DERK : Je vous suis très bien.

JARVA : Songeur ?

DERK : Quoiqu'il puisse arriver, la vie valait la peine d'être vécue.

JARVA : Pourquoi déjà au passé ?

DERK : Un fantasma, rien de plus... (*Le silence retombe, la cérémonie s'amplifie*) Jarva, n'êtes-vous pas nostalgique de votre enfance ?

JARVA : Peut-être... Elle fut merveilleuse. Irréelle. Ces hommes pétillants qui venaient à la maison. Mais ils préféraient le rêve à la réalité.

DERK : Et vous préférez la réalité.

JARVA : Mon père avait trop de difficultés. Je suis réaliste. Que pouvais-je faire ? Prendre le contre-pied d'une société où je n'avais nulle place ?

DERK : Pas de regrets ?

JARVA : Pas le moindre.

DERK : Maintenant ?

JARVA : Libre. Indépendante. J'ai dit. Je ne dois rien à personne.

DERK : A personne ?

JARVA : A personne. (*un temps pendant lequel on entend la symphonie*)

JARVA : Mon cher, que vous le pensiez ou non, je suis libre, entièrement.

DERK : Laissez-moi ne pas être entièrement de votre avis.

JARVA : Par ma présence ici ? Mais elle est volontaire ! L'aventure m'amusait et elle était un excellent prétexte pour quitter cette soirée ridicule.

DERK : Les voies du destin...

JARVA : Que vous incarnez, sans doute ?

DERK : Sait-on jamais...

JARVA (*Rire perçant et strident*) : Ne me faites pas rire.

DERK : Pourquoi êtes-vous ici ?

JARVA : C'est dit. Ne cherchez pas plus loin.

DERK : En tous cas, vous m'en voyez charmé.

JARVA : Vous finirez par me désarmer...

DERK : J'y compte bien. Lorsque je regarde votre silhouette, votre ligne, je ne puis qu'admirer une des plus belles réussites de la nature : distinction, élégance, féminité, charme, humour...

JARVA : Surtout humour. Vous notez ?

DERK : Vous ne pouvez savoir combien vous êtes vibrante dans la colère.

JARVA : Vous êtes impossible...

DERK : Parlez-moi de votre père.

JARVA : Oh, c'était un homme étrange. Perdu dans ses rêves, mais brillant ; séduisant souvent. Et nous étions ex-clues, ma mère et moi, laissés à notre propre rêve. Par sa seule présence, il transformait tout, en ouvrant ou fermant la porte. Simplemment.

DERK : Vous avez aimé votre père.

JARVA : Comme toute fille, mais nous étions différents. Soumis à la vie. Jamais il ne se révoltait. Rêvant et glissant comme une ombre dans l'appartement. Peut-être que j'ai pris le contre-pied, en effet. Révolte et besoin intense de vie, d'action.

DERK : Vous l'avez quitté jeune ?

JARVA : Oui. Il prenait tout mon espace vital. Je me suis mariée stupidement. Je croyais retrouver la liberté. C'était un leurre. J'ai dû me reprendre pour l'obtenir.

DERK : Un défi ?

JARVA : Sans doute.

DERK : Obsession de ne dépendre de personne ?

JARVA : D'être libre. Indépendante, dis-je.

DERK : On n'est jamais entièrement libre.

JARVA : Je le suis.

DERK : Votre subite agressivité en est une preuve.

pensiez. Mon cynisme n'est qu'apparent. Et je suis moi-même prisonnier. Ma vie...

JARVA : Très rusé et très habile, Derk. Je ne suis pas dupe. Mais... une force me pousse vers vous qui me tourmente, en effet. Vous êtes un fer rouge qui brûle... et j'ai peur. Peut-être suis-je prisonnière de moi-même plus encore que de vous. Où donc est cette liberté que tant je réclame, revendique. Un paravent qui est ma défense pour ne pas devenir une esclave. Mais... j'ai l'impression angoissante que dans le néant je me dissous.

DERK : Rusée ? Vous l'êtes bien davantage. Vous vous amusez, sans doute. Pas plus que vous, je ne suis dupe. Et cette apparente faiblesse est un jeu. Admirablement féminin. Laisser croire, quand il n'y a rien, qu'un peu de sable dans les mains glisse entre vos doigts. Jeu dangereux, Jarva.

JARVA : Vous avez l'art de me mettre hors de moi.

DERK : Je préfère. J'aime votre agressivité. Je me répète, je sais. Mais votre subit abandon me paraissait suspect.

JARVA : Un homme de tant d'expérience l'ignore ? Je suis femme. Vous, homme. Concluez.

DERK : A l'éternel antagonisme.

JARVA : N'est-ce plus amusant ?

DERK : Certes ! Quand les adversaires sont de force égale. Qu'ils ignorent quand même qui sera vainqueur ou vaincu. S'il y a un vainqueur et un vaincu.

JARVA : Heureusement que nos pensées sont secrètes ! Comme nos sentiments. Distinguez-vous bien quand je

JARVA : Je devrais rentrer à Paris.

DERK : Vous n'en avez nulle envie.

JARVA : Derk, faites-moi danser.  
*(Jarva va mettre de la musique douce. Ils dansent en silence)*

Mon père disait parfois : "Il faut dans la vie savoir mettre la réalité dans le rêve et le rêve dans la réalité". Cynisme d'un côté, puissance d'abstraction de l'autre. Mais je suis obnubilée... Derk. Vous êtes aussi un excellent danseur.

DERK : Merci, chère.

JARVA : Vous n'y êtes pour rien. Fat.

DERK : Ne dois-je pas assumer mon personnage ?

JARVA : Vous savez parfaitement l'assumer. Mais jusqu'où allez-vous jouer cette comédie de Don Juan ?

DERK : Il faut prendre la vie comme elle passe. Une minute perdue est perdue ; une vie perdue est perdue.

JARVA : Vous est-il impossible de vous laisser aller un instant ? Un petit peu ? Avec un brin d'humanité ?

DERK : Perdre ma lucidité ? Non. Et vous non plus.

JARVA : Peut-être... avez-vous raison...  
*(Ils dansent en silence un moment. Puis Jarva se détache de Derk et gagne le fond de la scène)*  
Vous êtes content de vous, n'est-ce pas ? Je suis peut-être votre prisonnière ? Je ne crois pas à votre comédie, et je ne suis pas dupe. Je reste lucide, Monsieur Barnley. Lucide. Je vais rire de votre déconvenue. De votre échec.

JARVA : Votre impulsivité ressemble bien à une habitude étudiée. Femme, je ne puis m'y tromper.

DERK : Jarva, savez-vous pourquoi vous êtes venue ? Curiosité impulsive, sans doute. Nous n'avons réfléchi ni l'un ni l'autre. Maintenant nous sommes ici à cinquante kilomètres de Paris. Ce mois d'octobre est beau comme le feu de bois qui pétille devant vos jambes. Whisky, musique, bibliothèque sont à votre disposition. Loin du monde. Am-biance chaude. Rien ne nous force. Quand nous voulons, nous partons. Mais... nous ne le désirons. Peut-être même ne le pouvons-nous... (*un temps*) Je comprends votre ré-vés l'un à l'autre, sans que nous le sachions. Malgré notre self-contrôle. Votre jeu que vous aimez. Votre équilibre. Lucidité. Pourquoi cette récolte contre vous et contre moi, soudain ? Je ne dirige pas les événements, hélas ! Je tente. Certes... Parce que je suis obligé de ruser avec la vie.

JARVA : Avec les êtres aussi.

DERK : Non. Nous sommes dans une réalité tangible. Vous n'êtes pas ma prisonnière. Nous le sommes cependant l'un de l'autre.

JARVA : Une force me domine, m'exaspère, parce qu'elle m'échappe, j'en conviens.

DERK : Restez calme, Jarva...

JARVA : Votre flegme va finir par m'influencer. Et je n'ai-me pas subir.

DERK : Pas plus que moi. Vous êtes belle, Jarva. D'une beauté profonde, tourmentée, impressionnante. J'ai beaucoup de joie à me trouver en ce moment avec vous. Quoique vous

Je sais comme vous êtes. Vous vouliez vous montrer cynique ? Vous n'étiez pas le seul à vous en amuser. Aujourd'hui sera celui de votre premier échec, disons conventionnellement, de Don Juan. Don Juan de salon. Car vous ne m'impressionnez pas. Pas encore. Mais j'aime voir un homme faire le paon devant une femme. Jouissance suave qui m'a bien divertie. Merci. Et maintenant, ramenez-moi à Paris.

DERK : Décidément, vous êtes belle dans l'agressivité. Vous êtes délicateuse. Une comédie qui ne manque pas non plus de sel !

JARVA : Partons, voulez-vous ?

DERK : Pourquoi cette révolte ? Pas raisonnable. Vous êtes ici volontairement, par curiosité, dites-vous ? Mais nous sommes libres l'un comme l'autre. Je ne peux vous forcer. Vous êtes merveilleusement vivante. C'est bon. Simple-ment.

JARVA : Je n'aime pas me sentir prisonnière.

DERK : Vous ne l'êtes pas.

JARVA : Vous avez les clés de la voiture. Je ne comprends pas mon imprudence.

DERK : Le savons-nous-mêmes ?

JARVA : Vous ? Certainement !

DERK : Par un besoin inconscient de garder notre intimité un peu plus longtemps. Je ne suis pas si calculateur que vous le pensez.

JARVA : Est-ce tellement important ? Etes-vous pour un bel objet qui me procure du plaisir ou bien... ? De toute manière, je ne vous dirai rien. Que le doute reste en vous. N'est-ce pas là mon devoir de femme ? De Dona Juana ? Perdre mon mystère. Et je ne serai plus rien pour vous. Destruction complète. (*Ils continuent à danser jusqu'à la fin du morceau*) Décidément vous me plaisez beaucoup, cher Monsieur Barnley. Charmant compagnon. Excellente soirée. Conversation des plus attractives. Je ne me suis pas ennuyée un instant... Et maintenant, Derk, si vous me raccompagniez à Paris ? Ne serait-ce le moment ? (*Seul un éclat de rire sybillin lui répond*). Apparaît un représentant.

suis sincère et quand je joue la comédie ? Là est ma force. Où est la vôtre ?

DERK : Le savoir. Et poursuivre le jeu. Etre en même temps l'un ou l'autre. Et interchangeable en moi-même.

JARVA : Derk... Alors qui suis-je ?

DERK : Jarva, vous m'avez accusé d'être un Don Juan. Vous en êtes la réplique féminine, Dona Juana, si vous préférez, d'où votre jeu. Le jeu que nous connaissons parfaitement, cynique ou cruel, tendre ou sentimental, méprisant ou intéressé. Faussement. Car, dans le fond, seule la solitude est notre vérité et notre incapacité à aimer, souffrir sans générosité, avec calcul. Nous sommes des maudits, Jarva. Croyez-le. Toutes les apparences de la réussite, mais le cœur vide. Nous ne recherchons qu'une jouissance onaniste, impartageable, parce que nous en sommes incapables.

JARVA : Derk ! ... Pourquoi ? Pourquoi ?

DERK : Parce que nous ne croyons pas à l'au-delà. Conventionnellement. Pour nous, il n'y a rien après. Aussi voulons-nous profiter de la vie égoïstement parce qu'elle nous semble courte et qu'après il y a un grand vide. Notre mépris ? Parce que la majorité croit. Et nous sommes des Narcisses devant un miroir d'eau et qui s'y mirent, jusqu'au jour où l'eau frémira et nous effacera. Pour nous la jouissance est sur la terre. Prenons-la.

JARVA : Nous ne pourrions donc jamais avoir de véritables contacts humains ?

DERK : Jamais. Nous n'aimons que nous-mêmes. Le reste... peu importe.

JARVA : Peut-être... peut-être aussi que nous sommes à l'aise dans notre solitude et en éprouvons une jouissance cachée.

DERK : J'en suis persuadé.

JARVA : Quel jeu jouons-nous, Derk ?

DERK : En toutes apparences, à celui de tenter de nous faire souffrir. Mais il est une barrière infranchissable entre nous parce que nous voulons aussi vivre, sentir, respirer l'impossible. Nous pouvons être fiers de nous. Nous parvenons fort bien à nous détruire et nous aimons cette création.

JARVA : Sans issue ?

DERK : J'en doute.

JARVA : Dansons, Derk. Buvons. Rions. Nous sommes en bonne compagnie. Rions du temps qui passe. Jouissons à en perdre haleine. Continuons de jouer, faire mal, prendre, ne rien donner. Jouons. Buvons. Dansons... (*Jarva se met à danser toute seule en parlant*). Charmant, mon petit couplet ? N'est-ce pas, Derk ? Nous ne pensons pas un traître mot de ce que nous disons. Et mon jeu est uniquement dans le but de vous échapper. N'ai-je pas bien réussi, Monsieur ?

DERK : A la perfection, chère Jarva. Ignorons donc ce que nous sommes et gardons-en le mystère. Notre mystère.

JARVA : Je suis bien dans vos bras, Derk.

DERK : Mensonge ? Vérité ?

DERK : Honte ? Nous en ignorons même le sens.

JARVA : Pouvons-nous souffrir ?

DERK : Par lucidité. Oui. Par acceptation de nos fantasmes. Oui, eux seuls nous tourmentent, angoissent, obsèdent. Nous savons qu'un jour tout passera : jeunesse, beauté, charme. Et nous manquons peut-être de vrai courage.

JARVA : C'est sans remède ?

DERK : Non. Seulement être nous-mêmes et nous assumer.

JARVA : La Charge des maudits ?

DERK : Probablement.

JARVA : La charge de mentir. Faire souffrir.

DERK : Séduire, réduire, prendre et ne rien donner.

JARVA : Derk ! Et si nous pouvions nous faire souffrir mutuellement ?

DERK : En sommes-nous capables ?

JARVA : Ce serait bien, sans doute.

DERK : Nous ne pouvons souffrir que dans notre chair. Encore que nous n'y trouvons pas un plaisir masochiste.

employés. Obligé souvent de faire un choix cruel sans jamais leur laisser de libre arbitre. Prenez-en conscience.

DERK : J'ai toujours été juste.

LE REPRÉSENTANT : Dur, Monsieur Barnley... Mais... c'est déjà du passé. Maintenant vous êtes liés l'un à l'autre. Nous vous laissons un répit pour que vous en preniez enfin conscience. Et avec cette lucidité qui est vôtre, ce doit être votre choix.

DERK : Vous êtes étrange, Monsieur, mais... quel choix ?

LE REPRÉSENTANT : Madame Vermeer, le moment est venu également pour vous de regarder au fond de vous-même. Sans esquive, sans jeu ni insouciance. En laissant bas votre masque orgueilleux, si vous le pouvez... Nous aimerions le savoir... par curiosité. Souvenez-vous : votre éternité sera ce que vous en voudrez faire. La solution est en vous et vous avez peu de temps... terrestre. Mettons cinquante minutes.

DERK : Cinquante-cinq minutes ! C'est absolument arbitraire !

LE REPRÉSENTANT : Il n'y a pas d'arbitraire dans l'éternité. Ni dans le temps. Ni de temps pour nous. Nous choisissons seulement. Une rambarde pour vous tenir. Une notion qui vous soit familière. N'étiez-vous pas exigeant pour l'exactitude, Monsieur Barnley ?

DERK : Par nécessité.

LE REPRÉSENTANT : Vous ne pensiez qu'au rendement, Monsieur Barnley. A la Bourse, à votre réussite. Et le temps était pour vous de l'argent. Profits.

## SCÈNE 2

JARVA, DERK, LE REPRÉSENTANT

DERK : Que signifie ce vacarme ? Que voulez-vous ? Et que venez-vous faire ici dans la nuit ?

LE REPRÉSENTANT : Vous prévenir.

DERK : Nous prévenir ? De quoi vous mêlez-vous ?

LE REPRÉSENTANT : Vous prévenir.

JARVA : Mais il est complètement maboule ! Cher ami, jetez-le à la porte.

LE REPRÉSENTANT : Vous ne le pourriez pas.

DERK : Vous voulez rire !

LE REPRÉSENTANT : Non.

DERK : Il suffit. Finissons cette plaisanterie, et allez-vous-en.

LE REPRÉSENTANT : Vous n'avancerez pas.

JARVA : Il est cocasse !

DERK : D'abord, qui êtes-vous ?

LE REPRÉSENTANT : Un représentant.

LE REPRÉSENTANT : Stupidement. Sans aucune faute de votre part. Seulement voilà, c'était votre destin. Celui qui fige tout être dans son éternité. La-bas. Sur la terre. Vous rouliez vite, Monsieur Barnley. Un peu vite. 180. dans la nuit, ce n'est pas très recommandé, même pour l'excellent conducteur que vous étiez. Avec de très bons réflexes. Votre radio éclatait d'airs de jazz. Et... vous dans votre silence à vous deux. Vous jouiez la scène que je viens d'interrompre. Mais vous ne le saviez pas. Naturellement. C'était purement imaginaire. Un jeu qui vous était familier. Vous l'aviez joué mille fois avec tant d'autres partenaires. Vous aimiez ces jeux. Fouler ce chemin de sable sur lequel les pas s'effacent. Vous rouliez vite, Monsieur Barnley. Une autre voiture, moins bien conduite, a déboulé brusquement, se jetant littéralement devant vous. Vous avez voulu l'éviter, braqué, freiné, dérapé volontairement, fait un tête à queue, comme vous vouliez. Mais... il y avait au bord de la route une petite bordure en ciment. Vous l'avez heurtée de front et votre voiture, déséquilibrée, a fait un écart. Elle est allée de l'autre côté du fossé. Et puis est retombée sur vous deux, déjà éjectés et au fond du fossé, vous écrasant. Vous n'avez rien senti. Finale-ment vous avez eu la mort que vous désiriez l'un et l'autre... Regardez ! Les pompiers viennent d'arriver. Ils essaient de retirer vos corps en soulevant la voiture. Il y a un médecin. Curieux, ces terriens tout occupés de vous. Ils continuent à vivre, eux. Nous. Nous avons choisi ce moment, cette minute, cette seconde.

DERK : Mais enfin...

LE REPRÉSENTANT : Laissez-moi poursuivre. Je suis venu vous prévenir que votre jeu à tous deux avait assez duré. Maintenant, c'est à vous de choisir votre éternité. Ensuite vous y serez enfermés. Sans recours aucun. Souvenez-vous, Monsieur Barnley, vous étiez dur avec vos

DERK : Un représentant ne vient déranger personne en pleine nuit... Filez !

LE REPRÉSENTANT : Vous n'avancerez pas d'un pas... Vous voyez !

DERK : Que cela signifie-t-il ? ... Qui êtes-vous ?

LE REPRÉSENTANT : Le destin.

DERK : Le destin ! Vous voulez rire ? Nous sommes en pleine bouffonnerie !

LE REPRÉSENTANT : Monsieur Derk Barnley, vous êtes mort... Et je viens vous prévenir aussi que vous avez assez joué l'un et l'autre.

DERK : Mort ! Plaisanterie... Prouvez-le !

LE REPRÉSENTANT : Rien de plus simple. Vous vous croyez à Chantilly. Dans votre rendez-vous de chasse ?

DERK : Naturellement.

LE REPRÉSENTANT : Illusions ! En réalité vous poursuivez l'un et l'autre, un jeu imaginé avant votre mort dans la voiture. Vous n'êtes pas dans votre rendez-vous de chasse, Monsieur Barnley. Regardez autour de vous. C'est le cadre que nous avons choisi pour vous convaincre. Votre corps, Monsieur Barnley, comme le vôtre, Madame Vermeer, sont sans vie sur la route, étalés. Mais votre esprit, lui, continue à vivre. Dans quelques instants, Monsieur Barnley et vous, Madame Vermeer, devrez choisir, disons, le personnage de votre éternité.

DERK : Mort... ! Mais... comment ?

DERK : Mais...

LE REPRÉSENTANT : Vous avez cinquante cinq minutes, Monsieur Barnley. Nous vous laissons encore cette notion temporelle. De temps terrestre. Sachez les employer. A bientôt. Je reviendrai. Pensez-y également, Madame Vermeer.

**ACTE II**

et vous. la portière est ouverte. Plus loin, ce sens interdit coupé en deux... Regardez ! Des morceaux sont éparpillés à plusieurs mètres. Nous sommes dans le fossé et de gros projecteurs éclairent toute la scène. Une foule de curieux se presse. Il y avait donc tant de gens sur la route à cette heure ? Mais pas de sang. Pas de blessures apparentes. Rien. Nous sommes immobilisés. Comme momifiés. Entendez !

UNE VOIX (*bande magnétique*) : Ils sont certainement morts.

UNE AUTRE VOIX : Ils roulaient trop vite.

UNE AUTRE VOIX : Qui est-ce ? des richards sûrement. Voyez la voiture. Moi je me contente d'une Deux Chevaux.

UNE AUTRE VOIX : Ils revenaient d'une soirée. Elle est en robe du soir et lui en smoking.

AUTRE VOIX : Il faut prévenir les familles.

AUTRE VOIX : Ils étaient ivres, sans doute. Ces gens ne font rien qui passent leur temps dans les réceptions, pendant que nous travaillons.

AUTRE VOIX : Il y a une justice.

AUTRE VOIX : Un peu de décence. Ils sont morts.

AUTRE VOIX : Chacun a la mort qu'il mérite.

AUTRE VOIX : Ils étaient jeunes. Quel gâchis !

AUTRE VOIX : Regardez. le clip sur sa robe. Plusieurs millions...!

## SCÈNE I

JARVA, DERK

DERK : Etrange... je me sens soudain sans dimension. Il me semble qu'une multitude d'ondes traverse mon corps. Que ce dernier est sans pesanteur... Autrefois... Autrefois ! Bizarre... je sentais mes limites physiques. Me toucher, me pincer, me faire mal, heurter un objet, un passant. Et c'était une présence dure et réelle comme un roc. maintenant je ne sens plus rien... je ne parviens pas encore à comprendre que nous ne sommes pas à Chantilly. Que cette illusion, devant moi, n'est pas réelle, mais bien illusion.

JARVA : Pour une fois la vie vous échappe, Monsieur Barnley, et vous laissez troublé.

DERK : Troublé... Peut-être. Il faut m'y habituer, m'adapter.

JARVA : Et que vous dominiez la situation ?

DERK : Que je domine ? Naturellement. Mais je ne suis pas seul. Cette illusion, elle est la vôtre aussi.

JARVA : En êtes-vous certain ?

DERK : Vous savez bien que vous la partagez.

JARVA : Mais pour moi vous êtes une réalité. Aussi réelle qu'il y a quelques instants. Suis-je vraiment morte ? Est-ce une illusion ?

DERK : Etrange passage... Je n'aurai rien éprouvé, je ne me serai rendu compte de rien, je n'aurai rien

ressenti ? ... J'en douterais si je ne voyais ce décor. Mais n'est-ce pas plutôt un songe ? Avant ou après. Il y a un instant, ou maintenant ? Ce représentant n'était-il pas le fait d'une imagination. Une illusion ou une réalité ?

JARVA : Je ne sais.

DERK : Plus rien... Je ne vois plus rien. Ni feu qui pétille, ni bibliothèque, ni devant, ni verre, ni whisky. Aucun mur qui ressemble à mon rendez-vous. Seulement cet échafaudage devant un mur lépreux, et ce brasero. Et cependant, je n'éprouve pas le froid. Il est en moi une douce chaleur. Et je vous vois toujours gainée dans votre merveilleuse robe bleue. Vous me paraissiez si vivante...

JARVA : Je partage cette étrange sensation. Illusion ?

DERK : Je ne parviens pas à prendre conscience de cette situation nouvelle.

JARVA : Nous sera-t-elle donnée ?

DERK : Jarva... écoutez ce silence... écoutez.

JARVA : J'entends comme une musique étrange qui me transperce. Et vous ? Non !

DERK : Pourquoi ce cri soudain, Jarva. Qu'y a-t-il ?

JARVA : Je n'admets pas d'avoir été frustrée de ma mort. Mais suis-je morte ? N'est-ce pas un mauvais rêve ? Un cauchemar ? Dans un instant nous allons partir. Regagner Paris et tout reprendra sa place. Demain, se rendre chez Christophe pour sa réception. Dîner avec le ministre de l'Intérieur.

DERK : Cladère.

JARVA : Cladère... je n'ai nulle estime pour lui. Je sais comment il est parvenu à son poste. Mais il est utile... et dangereux.

DERK : L'affaire des actions de Suez ?

JARVA : Vous saviez ?

DERK : Comment ne l'aurais-je pas su ?

JARVA : En effet. Cela ne m'étonne pas. Je vous crois capable de savoir beaucoup sur beaucoup. Et capable de tout, Barnley. Quelle est votre vérité ?

DERK : Mais... je ne sais plus. Je ne parviens pas à redominer ma lucidité. Et pourtant, est-ce un mirage... regardez !

JARVA : Ou ?

DERK : Là ! devant nous. Au loin. N'est-ce pas le représentant ? Là. A droite.

JARVA : Il me semble. Il paraît vouloir attirer notre attention sur quelque chose.

DERK : Que distinguez-vous ?

JARVA : C'est loin. Très loin. C'est comme une image de télévision qui tarde à venir. Maintenant je vois tout avec précision. Je suis comme derrière un hublot astronomique. Il avait raison ! ... Regardez ! Cette grue ! Votre voiture tordue et aplatie. Et nous, gisant dessous. Vous êtes recroquevillé sur vous-même. Et moi, coincée entre la voiture

J'admets par postulat ce fait, même s'il ne me plaît et en doute, comme vous-même.

DERK : Détestez-moi, Jarva. C'est la un sentiment que je qualifierai d'humain. Mais peut-être est-ce aussi le moyen de vivre intensément.

JARVA : L'intensité est pour vous obsessionnelle, mon cher.

DERK : Comme pour vous.

JARVA : Tenteriez-vous d'échapper à cette réalité qu'est votre mort ? A cette obligation de passer votre éternité avec moi ?

DERK : Non. Comme toujours, cette sensation d'être en face de l'impossible.

JARVA : Transgressons l'impossible.

DERK : Comment sortir de vous-même ? Vous êtes trop ironique, trop dure, trop intelligente aussi. Nous sommes trop semblables pour transgresser... l'impossible.

JARVA : Renonciations, Barnley ! Pas votre style pourtant.

DERK : Imaginons... Imaginons que nous devons entrer dans notre éternité. Comment nous y prendre ?... Tout semble fuir. Tout est sable coulant entre mes doigts... Tout est fluide.

JARVA : La fluidité de la mort telle qu'en effet nous l'imaginons.

AUTRE VOIX : Allons, poussez-vous. Vous voyez bien qu'il faut les étendre.

AUTRE VOIX : Il y a un médecin ?

LE MÉDECIN : Je suis là. Laissez-moi faire.

DERK : Je ne sens rien.

JARVA : Moi non plus.

DERK : Plus rien. Plus de représentant. Plus rien que le vide. L'image a disparu. Songe ou réalité ?

JARVA : Serait-ce là, la vérité ?

DERK : Faisons un test.

JARVA : N'approchez pas.

DERK : Il le faut. Auriez-vous peur de la réalité ?

JARVA : Eloignez-vous.

DERK : J'insiste.

JARVA : Que me voulez-vous ? Eloignez-vous !

DERK : Je vois votre corps, votre robe. Mais je ne sens plus rien. Nulle pesanteur. Rêve ou réalité ? Une illusion ?

JARVA : Une illusion ?... Ecoutez !

DERK : Ce vent. Cette musique. Ce vide. Serions-nous réellement... C'est comme une musique d'orgue. De colombarium. Pourtant je vous vois, en face de moi. Je

vous. Et en même temps, dans un temps dit éternel ! Se-rait-ce donc cela la mort ? N'avoir rien oublié depuis l'en-  
fance ? Continuer à revivre quand tout s'est arrêté ? Au  
milieu d'une action. Au centre d'une situation à laquelle  
nous devons trouver une solution. Mais quelle solution ?  
Je ne crois pas en l'au-delà.

JARVA : Vous êtes contradictoire. Moi non plus je ne crois  
pas à l'au-delà. Et pourtant... pourtant je ne sais plus si je  
rêve ou non. Il y a bien cette force qui m'oblige. Et vous,  
si positif, Monsieur Barnley. Pourquoi ne pas admettre  
une nouvelle réalité ? La mort en est une que nous pou-  
vions imaginer exactement. Qu'importe la forme qu'elle  
prend. Si elle prend une forme tangible que nous recon-  
naissions... Il me semble bien, Monsieur Barnley, que nous  
sommes vraiment morts. Sans humour. Mais si c'est une  
illusion, le fait de votre imaginaire, jouons le jeu, puisque  
nous jouons le jeu !

DERK : Illusion ? Vraie mort. Jouons en effet ce jeu jus-  
qu'au bout puisque nous y sommes contraints. Allons au  
bout de nous-mêmes avec intensité. Je me demande... Ce  
décor va-t-il rester ainsi pour toute notre dite éternité ?  
J'aurais préféré autre chose !

JARVA : Moi aussi. mais comment savoir ?

DERK : Il est sinistre.

JARVA : La mort est peut-être sinistre. Admettons-en la  
réalité.

DERK : Vous ne voulez pas l'admettre... Quel change-  
ment !

JARVA : Ne soyez pas ironique. Je tente d'être positive.

vous parle. Vous me répondez. Mais cette pâleur qui est  
la vôtre. Ce visage de cire. Comme c'est étrange... Com-  
ment. Comment accepter cette mort ? Si soudaine. Im-  
prévisible.

JARVA : Elle est presque toujours imprévisible. Je ne  
parviens pas non plus à m'y habituer. Et si c'était vrai.  
Vrai que nous sommes rivos. Définitivement. Vous qui  
représentez tout ce que je déteste et hais.

DERK : Pour l'éternité... Etrange... quand même.

JARVA : Ce me semble vrai. Tout comme votre smoking  
; Vous êtes une réalité à laquelle je devrais me faire. Mal-  
gré mon déplaisir.

DERK : Un déplaisir ? Cela ne le paraissait pas.

JARVA : Je n'étais persuadé ni de notre mort, ni du fait  
que nous allions mourir. Et j'aime choisir avec qui mou-  
rir...

DERK : En montant dans ma voiture. Une telle éventua-  
lité ne vous a pas effleurée ?

JARVA : J'ai hésité, en effet. Quelque chose me retenait,  
cependant. Pressentiment peut-être. Prémonition accep-  
tée ? Je suis montée quand même et peut-être que je sa-  
vais déjà tout. Peut-être est-ce bien mon destin. De me  
heurter à vous, implacable et dur comme un roc que vous  
êtes.

DERK : Jarva, si cette vérité est vraie, oui. Vous êtes ri-  
vée à moi pour l'éternité. Comme moi à vous. La mort...  
Etrange situation. Il me semble encore être sur terre. Au-  
tour de moi la vie continue. Je la poursuis. Je suis avec

DERK : J'ai tant joué. Je ne sais plus moi-même à quel moment je joue ou non.

JARVA : Derk ! Laissez tomber le masque... C'est une supplique.

DERK : Jarva, vous aimer m'est peut-être possible. Mais je ne crois ni en moi, ni en vous. Nous sommes en face d'un mur. Impénétrable.

JARVA : Qui vous tourmente aussi ? Derk ! Sortons de notre solitude. Tentons de construire notre éternité. C'est notre dernière chance.

DERK : Serait-ce vraiment une chance ?

JARVA : J'en suis certaine ! Soyons sincères. Livrons-nous notre vérité intérieure.

DERK : Pouvons-nous réellement être sincères ? Nous avons tant joué, menti aux autres et à nous-mêmes.

JARVA : Derk, s'il y a la moindre chance, tentons-la.

DERK : Pourquoi rentrer dans votre jeu, Jarva ? Et non dans le mien ? Quel est le vrai ? Le plus vrai ? Le meilleur ? Nous livrer mutuellement pour l'éternité et nous voir tels en permanence ? Tels que nous sommes ? Sans cette part de mystère qui est la saveur de nos échanges.

JARVA : Derk... Je vous en supplie.

DERK : Entrer dans votre jeu ? C'est me perdre !

JARVA : Si je rentrais dans le vôtre, serais-je perdue ? Tentons de nous aimer, Derk. Un miracle peut-être se

DERK : Comme nous l'imaginons ?

JARVA : Peut-être. Peut-être est-ce ainsi (*un long temps*). Redevenez vous-même, Derk. Reprenons tout depuis le début. Repensons la situation. Il doit y avoir une solution. Même pour l'éternité...

DERK : Sortir de moi-même est impossible, pour moi.

JARVA : Faisons un effort. Tentons d'être sincères.

DERK : Nous n'en sommes pas capables.

JARVA : Si nous le désirons. Profondément... Pourquoi ce rire ?

DERK : Où est votre ironie ? Votre mépris, haine pour moi ? Où est votre moi incisif, agressif, révolté ?

JARVA : Mais parce que je prends ce jeu au sérieux. Notre mort, par exemple. N'est-il pas temps de tenter de nous aimer ?

DERK : Nous nous connaissons trop bien pour ce faire. Impossible.

JARVA : Qu'en savez-vous ? Un secret en vous peut se libérer et le masque tombera. Le vrai visage apparaîtra. Dans votre enfance par exemple...

DERK : Encore une fois, ne me rappelez pas mon enfance.

JARVA : La cacher. Pourquoi ?

DERK : Parce qu'elle m'appartient et à nul autre.

JARVA : Orgueil. Dissimulation. Pourquoi ?

DERK : Je tiens à garder mon secret.

JARVA : Délivrez-vous.

DERK : Non.

JARVA : Tout en vous est faux, Barnley. Vous êtes multiple et ne montrez jamais votre face. Vrai ? Pourtant il en est une que je veux découvrir.

DERK : Vous perdez votre temps, Jarva.

JARVA : Je vous déteste... mufle !

DERK : Telle qu'en vous-même qui aimez cette pierre en moi. Votre double. Aussi dure que du granit.

JARVA : Qu'en savez-vous ? Croyez-vous réellement me connaître ?

DERK : Je vous connais.

JARVA : Tout cela ne nous mène à rien. Nous esquivons le temps. Ce temps si court que vous gâchez.. Car vous gâchez votre temps, Barnley, et le mien. Devant la mort, vous devenez lâche, car vous ne voulez pas l'admettre. Croyez-vous que nous vivions un songe ? Un cauchemar ?

DERK : Lâche... Plus simplement de croire à ma mort.

JARVA : Peur ! Vous ?

DERK : Peur peut-être de ne plus être moi-même. Ne plus me connaître. Devenir autre que ce personnage que je connais si bien. Peur de la différence. Sans doute, oui.

JARVA : Serait-ce là votre faiblesse ?

DERK : Mon angoisse.

JARVA : Enfin ! Vous avez finalement peur devant votre éternité. Vous êtes un être humain, Derk. Votre angoisse n'a d'égalé que la mienne. J'ai peur aussi devant cet infini et de détruire même ce que je fus. Egoïste. Aimant à faire souffrir. Cette femme incapable d'aimer. Il faut que nous prisanste. Je voudrais sauver quelque chose. Il faut que nous trouvions... La solution est près de nous. Si près. Et nous ne la sentons pas. J'ai mal de ce désir. Et puis... je voudrais être libre. Libre de crier, de hurler, même de donner.

DERK : Pouvoir donner !

JARVA : Illusion encore ? Peut-on donner sans l'avoir jamais fait ?

DERK : J'en doute.

JARVA : Je veux tenter, Derk. Désespérément. Vous refusez ?

DERK : Je ne refuse rien. Je n'y crois pas.

JARVA : Inchangé ! Rien ne vous émeut vraiment. Incapable ! Seule compte la réalité positive. Vous vous hurtez aux apparences, sans chercher ce qu'elles cachent, jusqu'à aller au bout des possibilités de l'être. Quand serez-vous autre chose qu'une mécanique glacée ?

DERK : Erreur, Jarva. Je suis submergé par le doute.

JARVA : Peur de vous livrer ?

JARVA : Derk. Ne laissons pas passer cette opportunité.

DERK : Est-ce une chance?

JARVA : Pourquoi ce scepticisme encore pour un instant de vérité ? Aussitôt vous vous reprenez. Ne pourrions-nous jamais sortir de notre infinie prison.

DERK : Probable.

JARVA : Je sais ce que cache votre dureté, Derk. Vous êtes triste.

DERK : Pas de pitié, s'il vous plaît ! Cela vous va mal.

JARVA : Pourquoi avoir brisé mon élan vers vous ?

DERK : N'avez-vous pas affirmé que j'étais un destructeur ?

JARVA : Là est votre enfer.

DERK : S'il y en a un, Jarva, je ne suis pas fait pour me livrer, et je le puis. Cependant, j'éprouve le besoin de vous faire mal parce que j'ai mal de ne pouvoir me fier à vous. Et ainsi vous aimer. (*Un temps fort long*)

JARVA : J'ai peur de ce silence qui nous cerne, de ce vide, de cet espace. Je suis comme en face du néant. Dans le néant. L'idée de cette possible éternité me torture et je tremble qu'elle soit ainsi. Serait-ce une punition ? Pour avoir été ce que nous étions. Mais cette épreuve n'est-elle pas aussi libératoire ?

DERK : Jarva, je ne suis pas rassuré non plus. Mais sans révolte. J'ai accepté la vie telle qu'elle m'est venue. Je ne regrette rien. Pas même ma mort.

produira, puisque nous sommes rivés l'un à l'autre... L'éternité... c'est long... Et puis, nous ne serons que deux à le savoir. Peut-être aurons-nous une chance d'être heureux.

DERK : Je n'en crois rien. Nous sommes incapables d'aimer. Ce n'est que calcul pour m'obliger, vous voulez être vainqueur de votre petite lutte, femme capable de toutes les roueries pour obtenir ce qu'elle désire. Et ce n'est pas l'amour, mais l'appât de la victoire sur moi qui vous attire et vous guide.

JARVA : Barnley, vous êtes d'un monstrueux orgueil. Vous tremblez tellement de perdre, que vous passerez à côté de tout. Et surtout de moi. Vous savez parfaitement jouer la comédie de l'amour. Réduire. Ecraser. Rejeter. Recommencer. Triste, triste Don Juan ! Vous êtes méprisable, Barnley.

DERK : Mais qu'avez-vous fait qui soit différent ? Ni séduire, tenter d'écraser, réduire, rejeter ? Nous sommes semblables, Jarva. Pourquoi se croire meilleur et autre ? Mauvaise conscience.

JARVA : Oui. Mauvaise conscience.

DERK : En êtes-vous sûre ? N'est-ce pas davantage une ruse ? Vous êtes prisonnière de vous-même. Comment vous en échapper ? Nous sommes tous deux prisonniers de nous-mêmes.

JARVA : Que faire ?

DERK : Tuer l'équivalence.

JARVA : Qu'entendez-vous par là ?

DERK : Tuer en même temps Don Juan et Dona Juana.

JARVA : Mais c'est un fait accompli ! Notre mort peut nous en délivrer. Nous délivrer de nous-mêmes. Peut-être. Tentons un moment de loyauté.

DERK : Déléctons-nous de nous mettre à nu. Revenir à la source. Ce sera plus plaisant encore !

JARVA : Serait-ce encore la vérité ?

DERK : Nous verrons. Probablement quelque chose de différent. Pour vous, une sorte de masochisme moral. Pour moi, peut-être un essai positif. Soyons positifs. Examinons la situation. Trouvons un autre point qui nous soit commun. Mais... soigneusement caché. Ayons... un peu de probité morale, intellectuelle. Faisons un acte gratuit. Inutile. Tentons... je cherche aussi une porte de sortie... faissons comme en affaires !

JARVA : Vous ramenez l'amour à un marché ?

DERK : Pourquoi non ? Nous avons bien fait toujours marché de l'amour Parce que nous n'y croyons pas. Qu'à notre seul plaisir. A notre goût de l'aventure. A la conquête.

JARVA : Jamais vous ne vous êtes senti détendu devant une femme ? Avez-vous toujours été cette froide et glacée mécanique ?

DERK : Toujours. C'était une illusion que j'entretenais avec délectation. Ce mirage me plaisait car, lucide, je jouais jusqu'à ce que l'intérêt se dissolvent. Et je recommençais. Mais... Peut-être ai-je en vérité cherché la femme qui saurait me fixer. Cependant, je me suis toujours lassé le

JARVA : Et si nous avions quand même une chance ?

DERK : Jarva, je connais les femmes. Je sais leur intuition. Leur forme d'intelligence si différente. Leur subtile et impénétrable logique qui, normalement échappe aux hommes. La raison de mon cynisme, de ma dureté, vient peut-être de cela. Soyons lucides, Jarva. Nous nous connaissons trop bien. Hélas ! La seule qui pouvait m'attirer, c'était vous, Jarva. Mais ni l'un ni l'autre n'aurions accepté l'esclavage. Nous restons des doubles.

JARVA : Tentons l'impossible. Tentons de nous transcender. D'atteindre notre absolu. J'ai peur, Derk, de cette éternelle solitude.

DERK : Sincère. Certes maintenant. Mais ensuite ? Cet absolu vers lequel vous tendez, le maintiendrez-vous longtemps ? Avec la même tension ?

JARVA : Mais c'est votre éternité !

DERK : Qui nous assure que l'éternité n'est pas monotone ?

JARVA : Derk, Derk, je suis désespérément sincère. Tout ce que vous voudrez, je le ferai. N'est-ce pas suffisant ?

DERK : Banal, Jarva.

JARVA : Je vous tuerais avec plaisir !

DERK : C'est fait.

JARVA : Il n'est pas possible. Il n'est pas possible que je reste rivée pour l'éternité avec un tel bloc monolithique. Ce monstre. Je le forcerai. Il le faut.

DERK : Forcer ! Est-ce bien votre but ? Vous venez d'avouer.

JARVA : Monstre. Monstre. Monstre.

DERK : Jarva, vous pouviez être celle que j'aurais pu aimer. Ce ne fut que l'illusion d'un moment. Dona Juana n'est qu'une femme comme les autres lorsqu'elle n'est plus Dona Juana.

JARVA : Derk, seule notre sincérité peut nous sauver. Laissez-moi vous aimer. Faites-moi souffrir. Pour l'éternité, je suis votre chose.

DERK : Redevenez lucide, Mademoiselle Vermeer. Vous me proposez ce que je n'aime pas. Qu'ai-je à faire d'une esclave ? Qu'aurais-je à faire avec une amoureuse très vite jalouse ? Laissez-moi le mépris.

JARVA : Monsieur Barnley, vous êtes tout ce que je hais. Brutalité. Muflerie. Insolence.

DERK : Mais toujours féminine. . N'avez-vous pas de faiblesse, Jarva ? Vous le regretteriez. (*un long temps*)

JARVA : Notre chance. Peut-être d'être morts ensemble ! fixés pour l'éternité dans la jeunesse et le charme. Nous ne vieillirons plus, Derk. Nous garderons notre lucidité. Et nous devons trouver une solution.

DERK : Notre pire ennemi n'est autre que notre intelligence.

JARVA : Surmontons-la.

DERK : Comment ?

JARVA : En cherchant au plus profond de nous-mêmes, une seule minute de vérité. Du reste, il me semble que nous nous dissolvons lentement. Peut-être qu'au bout est la solution.

DERK : Ne la connaissez-vous déjà ? Au fond de nous-mêmes, précisément.

JARVA : Non.

DERK : Pourquoi lutter si nous savons ?

JARVA : Si vous êtes Derk Barnley acharné lutteur, comment abandonner la partie, maintenant ?

DERK : Pourquoi pas ?

JARVA : Parce qu'il n'appartient qu'à nous de faire éclater ce cercle infernal.

DERK : Révolte contre le destin ?

JARVA : Non pas. Je veux trouver un sens. Tout épuiser. Tenter. Il s'agit quand même de l'éternité en cause, non ? Cela vaut peut-être la peine.

DERK : Je suis et reste sceptique.

JARVA : Impossible. Impossible de ne pas trouver une solution.

DERK : Faiblesse encore !

JARVA : Soyons clairs, Derk. Par hasard, assurertions-nous que nous n'avons pas été faibles devant nous-mêmes ? N'avons-nous jamais eu aucune complaisance pour nous ? Pour ce que nous étions ? Notre dureté n'est-elle pas cause de notre faiblesse ? Reculer. Faiblesse encore. Pour elle, à cause d'elle, nous vivons dans une totale solitude. Faiblesse de nous assumer ?

DERK : Tout est réversible. Alors, où est la vérité ? Ce que nous croyons être ou ce que nous montrons ? Peur de nous découvrir. Tout est possible. Mais le pouvons-nous, puisque notre chemin est dès le départ déterminé ?

JARVA : Sans doute. Tout était déterminé. Mais maintenant... n'y a-t-il pas rupture ? La résidence ma peur : rester pri-sonnière de moi-même. Ne pas pouvoir cesser ce jeu qui est le nôtre en ce moment-même. Derk. Il faut. Il faut chercher une solution. Tout remettre en cause. Recommencer avec la même volonté d'atteindre le but qui est nouveau, qui n'est plus le précédent. Une nouvelle donnée nous est offerte. Nous ne pouvons passer notre éternité sans nous rejoindre.

DERK : Un mariage que nous n'avons pas voulu !

JARVA : Que nous désirons peut-être. Vous avez affirmé que vous seriez capable de m'aimer. Moi aussi peut-être. Et je ne suis, je ne sais peut-être qu'aimer justement Don Juan. Aimer mon double. C'est également m'aimer. Nous

DERK : Il est vrai, Jarva. Tout m'attire profondément en vous : intelligence, élégance, race, féminité, calculs, men- songes, agressivité jouée ou réelle.

JARVA : Pour les mêmes raisons, vous m'attirez, Derk. Vos dureté, culture, puissance, sûreté, faiblesse bien ca- chées. Je suis une femme et cherche toujours le défaut de la cuirasse. Chez vous, le doute et l'inquiétude. La tristesse profonde... Le doute des autres. La peur de votre propre faiblesse. Don Juan est solitaire. Il ne savoure pas ses vic-toires. Elles ont pour lui un goût amer. Don Juan est triste. Je sais, Derk. J'aime quand une ombre sur votre visage passe et que vous l'écartez d'un mot cinglant. Je voudrais être avec vous, Derk, pour l'éternité. Pour vous aider. Vous donner.

DERK : Qu'avez-vous donc fait de votre orgueil, Made-moiselle Vermeer ?

JARVA : Je n'ai plus d'orgueil. Désespérément. Je vous tends les bras. Mais nous ne faisons que du gâchis.

DERK : Erreur, Madame Vermeer. Erreur. Vous employez les armes les plus banales, les plus féminines pour me fai-re céder. Et je retrouve tout ce que je déteste : illusion et rouerie afin d'atteindre son but. En me faisant céder c'est pour l'éternité que vous seriez satisfaite. Vous seriez la première héroïne. Celle qui a fait plier Don Juan. Non. Jarva. Ne comptez pas sur moi.

JARVA : Ainsi on perd tout, Monsieur Barnley.

DERK : Pourquoi amihilier ma lucidité ?

DERK : Ce qui nous échappe.

JARVA : J'ai peur, Derk.

DERK : Mais de quoi encore ! Tout est clair, cependant. Nulle illusion. Ni sur vous, ni sur moi, ni sur nous, ni sur notre éternité. (*un temps*)

JARVA : Effaçons le passé. Oublions-le. Devenons autres. Plus de Barnley homme d'affaires. Plus de Vermeer anti-quaire. Soyons simples. Vrais...

DERK : Cette facette nouvelle serait encore une partie du jeu. Et donc nous-mêmes. Une illusion.

JARVA : Nous finirons peut-être par croire à cette illusion.

DERK : Cela m'étonnerait.

JARVA : C'est peut-être une chance qui peut nous permettre de rompre ce cercle infernal.

DERK : Illusion qui serait encore un mensonge.

JARVA : Derk, alors je ne vois pas d'autre issue.

DERK : Essayons. Qu'avons-nous à perdre ? Nous avons déjà tout perdu. Transformons-nous... Nous pouvons toujours essayer. mais nous glisserons irrémédiablement vers ce que nous sommes.

JARVA : Mensonges toujours. Impossible de croire l'un en l'autre.

DERK : Il n'y a rien à faire. Nul espoir. Je le crains.

JARVA : Je reste désemparé.

JARVA : C'est donc en enfer que nous sommes liés pour chaque geste. Parole. Et tout se retourne contre nous. Nous mettons en doute notre situation. Notre mort elle-même. Nous pensons que nous rêvons. Que tout est imaginaire. Pourtant ce représentant... cette vision de notre accident... nos deux corps sous la voiture... Rêve ou réalité ? Admettons que ce soir vérité. Que nous sommes ensemble pour l'éternité. Pourquoi refuser cette offre ?

DERK : En êtes-vous si certaine ? Notre partie n'est peut-être pas entièrement soudée. Solidaire et solitaire. Mais à nous deux il appartient de jouer notre partie avec toute la force dont nous sommes capables, sans concessions. Là est notre vie. Si proche qu'elle nous enivre. Don Juan a rencontré Dona Juana. N'est-ce pas précisément un instant d'absolu ? D'impossible réalisé ?

JARVA : Je ne suis pas certaine que là soit notre vérité. (*un autre très long temps*)

DERK : La trouverons-nous et la voulons-nous ? Je sais le doute. L'impossible durée des êtres, des choses, des sentiments. Le recul devant la faiblesse. La vôtre surtout quand il me semble la voir, dont je ne parviens pas à détecter si elle est jeu ou vérité. Alors je deviens méfiant, puis méprisant. Tour à tour.

JARVA : Je sais maintenant pourquoi nous ne pouvons parvenir au bonheur.

DERK : Parce que le bonheur est illusion. Que nous le savons. Et que nous ne voulons pas nous laisser prendre à un mirage.

JARVA : Laissons-nous prendre à ce mirage.

DERK : Ce serait pure contradiction. Nous ne pouvons faire abstraction de ce que nous savons. Nous en sommes prisonniers. Enfermés dans une prison sans fenêtre, ni porte, ni lumière.

JARVA : Derk, vous êtes malheureux.

DERK : La lucidité consume.

JARVA : Derk, pourquoi ces lucidité et intelligence ont pour résultat de faire de nous des maudits ?

DERK : Peut-être parce que c'est cela qu'on appelle l'ordre.

JARVA : Je ne puis admettre un ordre aussi stupide, injustifiable, aveugle.

DERK : Notre destin était-il aveugle ?

JARVA : Non. Il y a un sens, j'espère. Lequel ?

DERK : Existe-t-il simplement ?

JARVA : Derk. J'ai mal.

DERK : Moi de même, Jarva.

JARVA : Nous nous torturons.

DERK : Nous nous torturons.

JARVA : Pourquoi ?

DERK : Je ne sais.

74

JARVA : Il n'est pas possible qu'il en soit ainsi durant toute l'éternité ?

DERK : Pourquoi chercher encore l'impossible ?

JARVA : Parce que tout est injuste.

DERK : Acceptons notre sort et assumons-nous.

JARVA : Devons-nous supporter pour toujours ce que la vie a fait de nous. Devons-nous en être condamnés ?

DERK : Sans doute en sommes-nous quelque peu responsables ?

JARVA : Parce que trop lucides. Parce que nous en avons abusé et abusé les autres ? Egoïstement ? Sans remords ?

DERK : Avons-nous jamais fait un geste désintéressé ? Ai-

de sans que ce soit par intérêt ? Même la charité que nous n'avons sûrement pas manqué de faire était encore un moyen de nous donner bonne conscience. Nous avons joué pour notre seul profit.

JARVA : Seule notre solitude profonde pour nous absoudre.

DERK : Mais sans elle, nous ne pouvons rien. Pas de réflexion possible. Et elle est nécessaire pour réaliser nos projets ou envies.

JARVA : Nous n'avions même pas de simplicité.

DERK : Si ! Nous l'avions.

JARVA : Que nous a-t-il manqué ?

75

Notre univers après notre mort est aussi absurde que de notre vivant.

JARVA : Je persiste.

DERK : Inutile.

JARVA : Vous êtes ignoble.

DERK : Bravo. Je vous retrouve, Jarva. L'injure vous va bien. Comme le deuil sied à Electre. Et j'ai envie de vous prendre...

DERK : Ce n'est guère le moment.

JARVA : Vous restez de marbre, Derk. Vous n'avez même pas peur.

DERK : Vous savez bien que je méprise la peur, même si elle me tenaille.

JARVA : Qu'allons-nous faire ?

DERK : Assumer l'événement.

JARVA : Mais j'ai peur.

DERK : Et moi.

JARVA : Alors il y a...

DERK : Je m'y refuse.

JARVA : Je vous croyais intelligent, Barnley. Vous n'êtes que fermé et buté.

DERK : L'intelligence, c'est prévoir. Nous ne pouvons rien prévoir. Définitivement. Nous ne pouvons que vivre notre peur. Nous y habituer. L'accepter, peut-être est-ce en réduire les affres. La contourner. Et attendre.

JARVA : Attendre. Il n'y a donc pas de liberté de choix ?

DERK : Vous savez bien que non ! Nous ne pouvons être autres que ce que nous sommes. S'il y a une solution, elle n'était pas pour nous. Puisque nous ne pouvons la voir. Acceptons notre solitude.

JARVA : Notre solitude... Je vous vois comme un étranger, Derk.

DERK : Etranger ! Quand nous sommes notre propre double.

JARVA : Justement. C'est pourquoi nous ne pouvons nous rejoindre, quoi que nous fassions. Tout ce que nous disons, faisons, est interchangeable.

DERK : Nous ignorons même lorsque nous sommes authentiques. Nous mélangeons illusion et connaissance. Nous sommes de très bons joueurs de tennis.

JARVA : Il doit bien y avoir une vérité.

DERK : Laquelle ?

JARVA : A quoi sert notre lucidité ?

DERK : Le sommes-nous tellement ?

JARVA : Nous en avons une forme, et par elle...

DERK : Nous y sommes enfermés. Cloisonnés. Nous ne pouvons nous échapper.

JARVA : Ce n'est pas possible.

DERK : Il n'y a pas une vérité, Jarva, mais plusieurs. La nôtre à tous est intranstraversable. Certes nous pouvons analyser, expliquer ou la tenter. Seulement ce que nous pouvons voir, croire ou imaginer.

JARVA : Pourquoi être ainsi condamnés ?

DERK : Jarva, n'avez-vous jamais été satisfaite durant votre vie de vos succès sur tous les plans quotidiennement.

JARVA : Il y avait cette solitude profonde et cette insupportabilité d'aimer.

DERK : Cette angoisse permanente.

JARVA : Oui, Derk. Toujours présente. Sous les moindres gestes, paroles, actions. Je me voyais vivre. Mais je n'étais pas pleinement satisfaite. J'avais pensé...

DERK : A nous deux, impossible, Jarva.

JARVA : Nous nous connaissons si bien, cependant.

DERK : Nous ne pourrions être sincères. Du reste, nous sommes trop persuadés de l'impossible. Notre personnalité est ainsi faite. Et ne le désirons pas vraiment. Nous ne faisons que tourner autour de nous-mêmes comme des papillons pris dans une cage. Si ce n'est pas l'effet de notre imagination. Cette illusion est peut-être réelle et nous sommes bien morts. Pourtant, je n'avais pas vu ma mort de cette manière. Energie. Je me voyais plutôt rejoindre l'énergie cosmique et éternellement en transformation permanente. D'où mon doute.

JARVA : Et l'enter ?

DERK : Pas plus que le ciel. Le paradis, pour moi, n'existe pas. Et pour quelle raison existerait-il puisque déjà nous sommes enfermés en nous-mêmes. Donc que nous ne pouvons changer.

JARVA : Je persiste à croire que quelque chose nous a échappé.

DERK : Merveilleuse femme ! Jarva, je vous affirme qu'il n'y a rien de possible. M'entendez-vous ? Rien. Rien. Rien.

### SCÈNE III

JARVA, DERK

JARVA : Tout devient lourd en moi. Je n'éprouve que le vide, étrange et mystérieux. Je ne sens plus mon corps, je flotte dans l'espace. Je suis sans pesanteur au centre d'un typhon qui me tord, me broie, m'annihile. Je ne vois plus que le noir, et n'entends que cette musique qui me transperce... Derk... Entendez-vous ?

DERK : J'entends.

JARVA : Dans quelques instants, Derk...

DERK : Je sais. Je n'avais pas vraiment pris conscience de ma mort. Maintenant je la sens partout, avec acuité, sourdement. Il me semble vous voir pour la première fois. Mais au fond de ma mémoire, je sais qu'il n'en est rien. Dès que je vois ce représentant, tout prend une nouvelle dimension.

JARVA : Celle de la mort ?

DERK : Sans doute. Sa présence déclanche comme une évidence. Il y a une telle force en lui. Un tel pouvoir de fascination, d'irréductibilité.

JARVA : C'est pourquoi il me met dans un état de désespérance profonde. Il a souligné. Il y a encore une possibilité. Mais je me sens dans un tunnel. Perdue.

DERK : Cependant, nous avons essayé. Tenté d'entrevoir.

### SCÈNE II

JARVA, DERK, LE REPRÉSENTANT

DERK : Vous !

LE REPRÉSENTANT : Je viens vous rappeler à l'ordre.

DERK : A l'ordre ?

LE REPRÉSENTANT : Cinquante minutes... vous avez fait preuve d'une certaine angoisse et fûtes parfois sincères. Et Madame Vermeer ne vous a pas fait crédit. Double tranchant du jeu, celui qui n'a fait que semblant dans la vie ne peut plus être crédible. Le partenaire cherche ce que signifie cette apparente vérité. Vous étiez prévenu et votre intelligence pouvait vous permettre de savoir que vous ne seriez pas crédité. Il en est tout à fait de même pour votre compagne. C'est la raison de notre choix. Vous donner la possibilité de mettre bas les masques. Parfois vous fûtes émouvante, Madame Vermeer, devant cet impossible à tous deux. Mais vous êtes positifs l'un et l'autre et ne vous attachez qu'aux faits. Pour moi, j'ai choisi. Etre représentant du destin. Prévenir les morts pour qu'ils puissent imaginer leur éternité et l'organiser. Quant à vous, faites le bilan. Résultat : dissertations, gloses, combat verbal, artifices permanents.

DERK : N'approchez pas...

LE REPRÉSENTANT : D'où vient cette peur ? Je n'ai nulle intention de vous toucher ou faire quelque mal que ce soit. Ma seule présence suffit. Vous ne pouvez rien contre

LE REPRÉSENTANT : Non. A cause de votre lucidité et de votre intuition. Cherchez. La vérité est au bout de ces deux données.

DERK : Quelle vérité ?

LE REPRÉSENTANT : Je ne puis aller plus loin. Je suis simplement navré de cette partie d'échecs entre vous. Inutile. Qui vous détourne.

JARVA : Injuste.

LE REPRÉSENTANT : Ne l'avez-vous jamais été ?

JARVA : Peut-être...

LE REPRÉSENTANT : Il est temps d'y penser. Je vous accorde encore un peu de temps.

JARVA ET DERK : Mais que faire ?

LE REPRÉSENTANT : Nous avions prévu et tenons compte des caractères, il vous reste quelques instants. Gardez le silence. Ecoutez-moi. J'insiste, malgré le travail qui m'attend, parce que je vous comprends. Mais vous devez admettre la vérité comme un simple fait. Examinez-le. Ce n'est pas un adieu mais un au revoir.

moi. Les morts ont certains privilèges. Ils sont immunisés, lointains, intouchables et sans souffrance physique et comprenant tout. Voyant tout. Ma présence vous gêne-t-elle ?

DERK : Non... nous ne sommes pas habitués...

LE REPRÉSENTANT : Raison de ma présence : lorsque vous serez arrivés au terme du temps imparti, je disparaîtrai. D'autres morts m'attendent. Je suis votre seul et dernier ami. Je voudrais faire plus pour vous. Le droit ne m'en est pas octroyé. Je ne puis que vous prévenir pour la dernière fois.

DERK : Mais que faut-il faire ?

JARVA : Nous vous supplions. Nous sommes désespérés. Tout cela est si soudain.

LE REPRÉSENTANT : Je vais tenter de vous faire saisir quelque chose. Je sais que cette prise de conscience de votre actuelle situation est dure. Vous ne croyez pas à votre mort. Et pourtant ma présence vous trouble. Elle est une réalité. L'autre, vous ne la voyez déjà plus. Le rêve est un moyen pour vous, pour donner le change. Car vous êtes positifs. Soyez-le en ce moment. Nous savons tout de vous et vous êtes comme un grand livre ouvert. Vous vous démandez qui est ce minable représentant. Le mystère. Celui qui vous a faits, menés et qui tente de vous aider.

DERK : Faits ? Menés ? Et nous obliger ?

LE REPRÉSENTANT : Parce que le mystère est en vous et que seul vous ne pouvez le découvrir.

DERK : Injustice !

DERK : Choisissez entre masochisme et humour !

JARVA : Ah ! J'allais oublier, Monsieur Barnley. Je ne serais jamais à vous.

DERK : Ai-je dit que je voulais perdre mon temps avec vous ?

JARVA : Mufle !

DERK : Or-gue-illeuse ! Vous êtes sûre de vos succès masculins ? C'est simplement ce que vous semblez être qui les séduit. Pas vous. Votre argent. Votre position. Votre père. Qu'avez-vous en propre ? Rien.

JARVA : Sans doute.

DERK : Serait-ce alors ce que l'on appelle l'enfer ?

JARVA : Comment savoir ? Je me jetterais bien la tête contre les murs pour oublier... Mais il n'y a pas de murs...

DERK : Seulement l'apparence de mon corps.

JARVA : Ironie ?

DERK : Cela nous reste.

JARVA : Heureusement.

DERK : Oiseaux pris au piège, nous tournons comme des fous pour trouver la porte de la liberté. Surpris. Etonnés. Déconcertés.

JARVA : Derk, nous approchons du but. L'ironie : notre solution.

JARVA : Que faire ? Je suis anéantie.

DERK : Je me sens si fatigué. Las. Seul.

JARVA : Vous n'êtes pas seul, Derk, je suis là.

DERK : Je sais. Mais ça ne suffit pas. Mon cœur bat à se rompre et les veines de mon cerveau semblent prêtes à éclater devant mon impuissance. Je porte en moi une colère confuse qui m'incite à tout briser. Mais je suis désarmé. Impuisant.

JARVA : Je suis désemparée moi aussi, Derk.

DERK : Je dois fouiller mon passé. Un jour peut-être ai-je frôlé cette solution. Cette maudite solution que je ne parviens pas à trouver. Que seulement l'impossible des êtres et de moi-même... Faites-moi mal, Jarva.

JARVA : Je ne le désire pas.

DERK : Nous n'allons quand même pas rester stupides et imbéciles à remâcher sans cesse les mêmes choses. Nous allons mourir d'ennui.

JARVA : L'ennui ! Voilà un problème. Mourir d'ennui est celui-ci comme compagnon dans l'éternité... Derk... Sentez-vous ce temps qui fuit. Cet étau qui se resserre.

DERK : Un grand sablier qui lentement se vide. Je vois le sable fin tourbillonner dans l'étranglement du verre et fuir. Entendez-vous, Jarva... entendez-vous ?

JARVA : Je n'entends rien, Derk. Votre imagination sans doute. Dans lequel je ne puis pénétrer. Pas de sablier non plus. Mais le tic tac d'une horloge qui me transperce.

DERK : Quelle horloge ?

JARVA : Là. En face de vous.

DERK : Je ne vois rien. N'entends rien.

JARVA : Produit de mon imaginaire également, Derk. Et cependant, je vous assure que j'entends le balancement du lourd bras du balancier. Son rythme lent et régulier. Nous imaginons la fuite du temps de deux manières différentes. DERK : Mais nous entendons le même silence.

JARVA : Probablement pas de la même manière, non plus. (*passé un long temps*) Mon angoisse me laisse sans réaction.

DERK : Que dit-elle en vous ?

JARVA : Que le temps s'enfuit sans que nous trouvions de solution.

DERK : Que le temps éternel devienne celui de l'ennui, telle est mon angoisse.

JARVA : Je crains que notre éternité ne soit telle que nous la redoutons... Et avec beaucoup de chance, celle que nous ferons délibérément.

DERK : Je ne sais. Mais l'angoisse ne s'effacera pas, puis-elle ne m'a jamais quitté. Il nous faudrait la tromper. Comment ? Comment ?

JARVA : Nous ne pouvons nous aider. La solution n'est qu'en nous. Seuls. Ensuite, nous confronterons. Il y aura un possible. Mais notre pensée n'a pas le même rythme. Pulsions.

DERK : Irrémédiablement enfermés en nous-mêmes.

JARVA : Peut-être que par des moyens différents. Nous parviendrons à la même conclusion.

DERK : Peut-être... Mais la certitude ? Conclusion, la voilà. Continuons à nous assumer. Poursuivons notre jeu. Etant proche, ce ne sera pas une trop grande difficulté !

JARVA : Comment notre représentant va-t-il accueillir cette réponse ?

DERK : Avec son air diabolique et désuet. sa veste de vieux comptable. Il y a quelque chose d'amusant en lui. Et ironie. Notre éternité serait entre ses mains...!

JARVA : Mon cher Derk, il semble qu'il y ait une sorte de hiérarchie dans cet au-delà. Et même un certain fascisme...!

DERK : C'est bien mon sentiment.

JARVA : Heureusement que nous sommes ensemble. Même me langage. Semblable sur bien des points. Même forme de jeu. Masculin et féminin. Dans le même sens. Pas de découverte. Finalement de quoi nous plaindre et chercher quoi quand nous avons une solution toute faite.

DERK : Tout cela me paraît très en ordre, Jarva. Jouons !  
JARVA : Jouons !

DERK : A nous faire mal, par exemple. Physiquement s'en tend...! Faites, Jarva. Ce sera un délire, venant de vous.

JARVA : Ne seriez-vous pas un peu masochiste, par hasard ?

DERK : Du moins la plus facile !

JARVA : N'est-ce pas magnifique, au fond ! Don Juan et Dona Juana obligés de vivre leur éternité ensemble. Comble de l'humour, non ?

DERK : Comble de l'humour.

JARVA : La vérité sur nous-mêmes ? Fait-elle aussi mal que nous le prétendons ?

DERK : Je n'en suis pas sûr. Condamnés à la solitude. Avant et après. Au tourment mutuel. Ne reste que le jeu. Le seul que nous connaissons vraiment. Afin de tuer l'ennui qui nous guette.

JARVA : Mais on se fatigue aussi de la lucidité.

DERK : De la lucidité, peut-être. Pas de l'humour ou de l'ironie. La seule défense.

JARVA : Et ainsi, de ne pas perdre la face. Mais devant qui ? Boff ! Même si nous devons en souffrir... Brute ! Mal élevé !

DERK : Répétez ! cela me remplit de joie.

JARVA : Brute, brute, brute, brute mal élevée.

DERK : Adorable !

JARVA : J'aimerais vous frapper ! Vous broyer. (*ils se battent en silence*)

DERK : Quel plaisir ! La colère vous sied admirablement !

#### SCÈNE IV

LE REPRÉSENTANT, JARVA, DERK

LE REPRÉSENTANT : Parfait. Telle est votre réponse. Très habile, Madame Vermeer. L'humour sur soi. Riche idée. Mais le jeu a été le plus fort. Le temps est terminé. Vous avez choisi votre éternité. Lucidement s'entend. Et conforme. A vous-même. Ce qui prouve que notre action est bien limitée...! Seulement, vous ne pourrez plus vous torturer physiquement n'ayant plus de corps, le plaisir physique vous est interdit. Fini. Terminé. Bravo ! Seulement un regret. Vous avez oublié un fait positif pour votre éternité. La confiance en vous. Vous aviez l'amour à votre portée. Mais vous n'avez pas voulu en trouver la clé. Si simple cependant. Vous n'avez même pas pensé à l'importance de la foi. Or, c'était là le sésame. Remarquez que nous sommes larges. Pour nous, la foi n'a pas une couleur spécifique. N'est pas une vue bornée d'une seule métaphysique. Nous employons les données de votre formation afin que vous puissiez les aborder naturellement puisque l'homme est ainsi fait que ses premières années seules comptent véritablement. Surtout en ce concerne les habitudes religieuses, les croyances, les ractions primaires. En ce qui vous concerne, tout était conforme. Seulement, vous étiez marginaux et aviez batoué vos premières années de formation. Batouées. Méprisées. Elles vous attendaient au virage. Si je puis m'exprimer ainsi...! Alors tout est revenu, mais avec le double. Tout est scellé maintenant. Adieu, Monsieur Barnley. Adieu, madame Vermeer. Un mot encore. Vous n'êtes pas beaucoup regrettés sur la terre. Je vais vous le laisser entendre pour vous convaincre. Ah ! si vous aviez eu la foi. C'était si simple. Puisque tout est illusion. Votre mort et votre vie post-mortem n'est en effet qu'illusion. L'important est de trouver la meilleure. Adieu.

90

#### SCÈNE V

DERK

FIN

PARIS 1964

DERK : Jarva, souvenez-vous des paroles de la statue du Commandeur : " Don Juan, l'endurcissement au péché traite une mort funeste et les grâces du ciel que l'on renvoie, ouvrent un chemin à la foudre. " Jarva, où est la foudre ? Puisque de toutes manières nous ne pouvons sortir de nous-même. Nous pouvons seulement en jouer.

JARVA : Comme dirait Uranie : " La comédie ne peut mieux finir, et nous ferions bien d'en demeurer là. "

91